

Cours de Vincennes-St Denis, 19 mai 1987, Leibniz et le baroque – Les principes et la liberté
(13) : Qu'est-ce qu'avoir un corps ?

Transcription augmentée, Charles J. Stivale¹

Question de Richard Pinhas: C'est une question de zoologie par rapport au dernier cours, et je le pose aussi bien dans le contexte de Leibniz que par rapport à la problématique de Gilles, et qui est d'abord: est-ce qu'il y a un passage possible, en ce qui concerne l'inquiétude dont a parlé Gilles, l'inquiétude du lapin qui se fait chasser, mais l'inquiétude au sens peut-être plus général, est-ce que cette inquiétude peut concerner, doit concerner les autres créatures, à savoir l'homme ? Et d'autre part, si ça demeure encore de l'inquiétude au sens aussi fort où on l'a entendue, est-ce que cette inquiétude a à voir avec ce que la phénoménologie moderne appelle le souci ? Comment est-ce tu conçois l'articulation entre l'inquiétude et le souci, un rapprochement possible entre l'inquiétude et le souci ? Donc, c'est une question de zoologie.

Deleuze : Mmmm. [Pause] Le deuxième aspect de la question, c'est toi qui vas y répondre.
[1 :00] [Rires] [Pause] Bon.

Tout le monde entend bien parce qu'on m'a dit que dans le fond souvent vous m'entendiez guère ? Il me semble de beaucoup d'importance. [Rires] Alors, voilà, je voudrais d'abord vous parler pratique, et je voudrais que vous me pardonniez d'avoir à vous parler pratique comme ça, et je vous dis très vite que ma santé, ma santé est assez moyenne et qu'il faut que je prenne du repos. Donc... Mais elle va très bien ; moyenne, c'est déjà, c'est déjà très bien. Donc je vais cesser assez vite les cours. De toute manière, que je vais cesser, c'est parfait. Je vais les cesser sous la forme suivante [2 :00] parce que je n'y arrive plus d'ailleurs. Je sens que le moment est venu, je n'y arrive plus. C'est très spécial, faire des cours, vous savez, c'est très curieux. Il y a un moment où on sent très bien quand le moment est venu depuis qu'on fait... Ce n'est pas que ce soit l'activité la plus divine du monde, pas du tout, mais c'est une activité tellement spéciale. Donc je vais arrêter assez vite, mais je vais finir quand même ce que je voulais, c'est-à-dire je vais, aujourd'hui, mais vous allez voir sous quelle forme, et puis je vais faire encore deux cours, deux cours sur ce à quoi je tenais, c'est-à-dire : l'harmonie et la comparaison de l'harmonie musicale à l'époque de Leibniz, [3 :00] et de ce que Leibniz appelle l'harmonie. Donc aujourd'hui, on va avoir une séance... Je vais vous expliquer ce que je souhaiterais qu'on fasse, et, les deux semaines prochaines ce sera sur l'harmonie où j'aurais besoin vivement du concours de deux auditeurs, ici, compétents en musique. Mais j'ai besoin d'autres personnes aussi.

En gros – que je précipite un peu la fin des cours, ce n'est pas très grave parce qu'on a fait à peu près ce que je souhaitais, enfin l'essentiel de ce que j'avais envie de dire sur Leibniz. Pour le reste, je viendrai encore en juin, mais uniquement pour voir les étudiants [4 :00] soit de premier cycle, soit de deuxième cycle, soit de thèses, qui ont besoin de me voir et que d'habitude je n'ai jamais eu le temps de voir. Vous le considérez donc du point de vue de notre travail en commun, vous considérez qu'il n'y a plus que deux cours, ce qui fait le 27 [à vrai dire, le 26] et un au début de juin. Après, je ne parle plus. [Pause] Voilà.

Ceci dit, je voudrais aujourd'hui que ce soit une séance très douce parce que j'avoue que [Pause], il me semble que c'est un domaine, dans la pensée de Leibniz tellement à la fois complexe,

mystérieux, tellement en avance sur son temps, à d'autres niveaux, [5 :00] je ne sais pas. C'est un domaine alors que je résume sous la forme, qu'est-ce que ça veut dire pour Leibniz, que : avoir un corps ? Qu'est ce que c'est que ça : avoir un corps ? Et je vais essayer de faire le plus, je ne sais pas, non pas comme j'ai fait les autres fois parce que, pour moi, dans la lecture que je fais de Leibniz à cet égard, les questions abondent beaucoup plus que... [*Deleuze ne termine pas la phrase*]. Et si je n'y arrive pas, je vous le dirais, bon, voilà ce que je n'arrive pas à comprendre. [*Pause*]

On était parti, vous vous rappelez, de ceci -- je lance des points assez séparés. On était parti de ceci que la substance individuelle, la monade, qui est pur esprit [6 :00] (vous vous rappelez, on l'a vu sous cette forme : elle est pur esprit, elle est âme ou esprit), nous avons vu que la substance individuelle avait deux réquisits : elle était unité active spontanément productrice de ses propres prédicats. Remarquez que ce n'est déjà pas facile : qu'est ce que peut bien vouloir dire un prédicat comme : " je me promène ", alors que le sujet c'est la monade comme pure âme ? Elle se promène l'âme, [7 :00] qu'est ce que ça veut dire ? On dira : c'est que d'autre part il y a déjà des corps, non ! Si vous suivez ma difficulté c'est Non, on n'en sait rien du tout. Pourquoi on n'en sait rien du tout ? On ne sait pas s'il n'y a pas lieu d'être Berkleyen, comme on voyait la dernière fois, à savoir : il y a des perceptions, oui, il y a des perceptions dans la monade, et intérieures à la monade. Alors je pourrais dire à la rigueur : je me perçois me promenant. Ce qui est dans la monade ça ne peut pas être la promenade. Ce qui est dans la monade, c'est le percipit, c'est la perception de la promenade. [8 :00]

Je voudrais que vous fassiez un effort de plus parce que on sent bien que ça ne va pas. S'il n'y avait pas de corps, il y aurait des perceptions, d'accord, mais est-ce qu'il y aurait des perceptions de la promenade ? Ça paraît bizarre. Je prends un texte de Bayle, vous savez, dans ses "objections à Leibniz". Dans ses "objections à Leibniz", Bayle dit en gros -- même pas en gros -- il dit exactement -- vous vous rappelez l'histoire du chien, le coup de bâton qu'il reçoit quand il mange, etc. -- Et il dit : mais la monade du chien perçoit, donc, perçoit confusément le coup de bâton qui se prépare [9 :00] -- perception du coup de bâton -- et puis, saisit la douleur pendant que le coup de bâton se prépare dans la matière, et que le bâton, comme corps, s'abat sur le corps du chien. Mais comme dit Bayle : rien ne force, à la limite, à ce qu'il y ait des corps. La monade du chien pourrait très bien enchaîner perception de bâton et perception de coup. Dieu l'aurait ainsi constitué, mais il n'y aurait pas de corps. C'est bien ce que nous dira Berkeley. [*Pause*] [10 :00]

Qu'est-ce qui nous fait dire : il y a un corps ? Ça me gêne ces exemples. C'est vrai que d'un point de vue logique absolu, je peux dire : la monade du chien passe de la perception du bâton, et ne passe pas du bâton au coup de bâton, puisqu'elle est purement spirituelle, mais elle peut passer de la perception du bâton à la perception du coup de bâton. Elle passe d'une perception à une autre. Les perceptions sont des données, en effet, inhérentes à la monade. Donc, ça, je peux le dire, mais c'est très bizarre : s'il n'y avait pas de corps, ce serait assez bizarre que les perceptions soient des perceptions [11 :00] d'un pseudo-corps. Il me semble que, s'il n'y avait pas de corps, la monade serait pleine de perceptions, mais des perceptions d'une autre nature que des perceptions de coups de bâton fantomatiques. [*Pause*] Bien.

Et quand Leibniz répond à Bayle : mais oui, mais oui, ce serait possible, à la limite, ce serait possible qu'il n'y ait pas de bâton et qu'il n'y ait pas de corps de chien, ça n'empêcherait pas la monade chien d'avoir une perception du bâton, et d'avoir une perception du coup sous forme de douleur. On se dit : oui, enfin, d'accord, mais c'est une manière de parler tout ça. Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi est-ce qu'il faut qu'il y ait des corps ? [12 :00] Avoir un corps ! Au point où on en est, en effet, on a bien défini monade, pourquoi est-ce qu'il faut qu'il y ait des corps ? Je me dis quelque chose : peut-être est-ce que l'exigence d'avoir un corps appartient le plus fondamentalement du monde à l'événement. [Pause] On dirait presque que l'événement a une double exigence, et si vous m'accordez qu'on a passé un long temps de cette année à s'interroger sur qu'est-ce qu'un événement, en y voyant comme un double secret de la philosophie de Leibniz et de la philosophie de Whitehead, je dirais : [13 :00] oui il n'y a pas d'événement qui ne s'adresse à l'esprit. Peut-être que les événements, les événements ce ne sont pas des essences éternelles, mais d'une certaine manière, peut-être est ce qu'ils nous guettent et nous attendent ? [Pause]

Intervention d'un étudiant : Est-ce que je peux dire quelque chose ?

Deleuze : Oui.

L'étudiant : Une toute petite remarque au niveau de l'événement. Quelqu'un qui semblait es-qualité pour en parler c'était Ferdinand Braudel. Tout à fait à la fin il dit : l'événement, c'est un petit peu comme une explosion de poussières, comme un feu d'artifice, et après [14 :00] tout retombe dans la nuit et dans l'obscurité. C'est une phrase de Braudel. Je veux dire par là que si l'événement est forcément capital, d'où la nécessité d'un corps, il y a le problème du continu et du discontinu qui se présente. Lui, Braudel, présentait les événements, -- et il avait, quand même, quand il parlait de l'événement, il savait ce qu'il disait quand même, et que c'était donc quelque chose de discontinu, qui explosait comme ça et après qui retourne dans une espèce d'obscurité ou de nuit, donc le problème du continu et du discontinu. Est-ce donc, pendant ce temps-là, qu'est-ce que fait le corps ? Je veux dire, est-ce qu'il est en vacances, est ce qu'il est en vadrouille ? Il n'est pas nécessairement la substance, il n'est pas toujours branché, comme on pourrait dire aujourd'hui, sur l'événement dans une espèce de tension de tous les instants, puisque l'événement vraiment [15 :00] n'apparaît comme ça que comme une espèce d'explosion qui nous surprend, et après on en tire ce qu'on en tire, mais après c'est de nouveau l'obscurité, c'est la nuit. [Pause]

Gilles : Je voudrais dire, avec beaucoup d'estime, et que ce soit un conseil vraiment : ne mélangez pas. Toi tu nous dis, oui, il y a Braudel qui dit ceci. Et sûrement, ce que dit Braudel est beau, mais je ne suis pas sûr que ça implique la discontinuité de l'événement que tu dis. Mais enfin on pourra en parler. Mais nous, nous sommes restés plusieurs semaines, par exemple, sur l'événement non pas chez Braudel, mais par exemple, sur l'événement chez Whitehead, [16 :00] et Whitehead nous disait : faites attention, vous vous rappelez, un événement ce n'est pas quelqu'un qui se fait écraser. C'est ça aussi, mais dix minutes passées dans cette pièce c'est un événement, même s'il ne se passe absolument rien. C'est un événement. Le passage de la Nature, comme il dit, dans un lieu, c'est un événement, c'est un événement. La vie de la Grande Pyramide pendant deux minutes, c'est un événement. Alors, bon, quand on a analysé... et c'est pour ça que je n'éprouve pas le besoin de revenir à Whitehead puisqu'on l'a fait. On a analysé

toute l'épaisseur d'explication et de définition que Whitehead nous proposait de l'événement, depuis les séries convergentes qui impliquaient, [17 :00] les préhensions, les préhensions de préhensions etc. Si on se mettait à Braudel, je pense qu'on aurait d'autres définitions, euh, d'autres valeurs de l'événement. A mon avis elles auraient des points de rencontre très, très importants. Alors, je dis, en tout cas, il ne faut pas trop prendre un historien nous parlant de l'événement dans l'histoire puisque nous on s'occupe aussi bien de l'événement partout, un événement ici, quelqu'un allume une cigarette c'est un événement. S'il y a le feu, c'est un événement, [*Rires*] mais il y a des événements vraiment qui sont de tous courants. Alors, moi, ce que je veux dire, c'est, une fois que j'ai dit qu'on peut se demander là-dessus, ah bon, est-ce que ça colle à Braudel, et dans quelle mesure est-ce que ça colle, par exemple, à ce que dit Braudel ? [18 :00]

Moi j'ai le sentiment que l'événement est double, que c'est une bifurcation, que tout événement est bifurquant. Pourquoi ? Parce que d'abord tout événement se précède, tout comme il survient lui-même, c'est pour ça que je disais : ne jugez pas tout trop vite, d'une continuité ou d'une discontinuité. On sait qu'un événement risque bien de se précéder et de se suivre lui-même. [*Fin de cassette ; interruption de l'enregistrement BNF, texte de Web Deleuze*] Mais, en tant qu'il se précède et se suit, c'est... Leibniz : la perception du bâton précède le coup, mais la perception du bâton, l'homme méchant qui s'approchait derrière le chien, c'était déjà un événement. [*Retour à l'enregistrement BNF*] Tout événement se précède, tout événement se suit lui-même. [*Pause*] D'une certaine manière on pourrait dire : tout événement m'attend ! Et c'est déjà ça. Ce qui m'intéresse c'est une morale de l'événement, parce que [19 :00] je crois qu'il n'y a pas d'autre morale que celle de la nature des gens par rapport à ce qu'il leur arrive. La morale ce n'est jamais : qu'est-ce qu'il faut faire ? C'est : comment supportes-tu ce qui t'arrive, que ce soit en bien ou en mal ?

Un des plus grands moralistes de l'événement c'est le poète Joë Bousquet. Bousquet avait eu une blessure affreuse qui l'avait rendu paralysé, et entre autre, tout ce qu'il a essayé de dire et d'expliquer, c'est d'une certaine manière : cet événement, j'étais fait pour l'incarner. C'est à-dire, à partir de là son problème c'était, d'une certaine manière, être digne [20 :00] de l'événement. Vous sentez bien qu'il y a des gens qui sont indignes de l'événement aussi bien en bonheur qu'en malheur. Être digne d'un événement si petit qu'il soit, c'est pour ça que c'est une morale très concrète. Ça ne veut pas dire être grave, sûrement pas, ce n'est pas ça, mais il y a des gens qui font notre souffrance, pourquoi ? Parce que, en quelque sorte, ils médiocrisent tout, et le bien qu'il leur arrive, et le mal qu'il leur arrive. Vous sentez bien qu'il y a une certaine manière de vivre l'événement en étant digne de ce qui nous arrive en bien ou en mal. Je dirais que ça c'est l'aspect par lequel tout événement s'adresse [21 :00] à mon âme. Qu'est-ce qui rend les gémissants tellement durs à fréquenter ? Ils ne sont pas dignes de ce qu'il leur arrive. Vous me direz : ce qui leur arrive... A moins que j'en dis trop déjà en disant que les gémissants ne sont pas dignes de ce qui leur arrive, car il y a des gémissants qui ont du génie. -- Je voudrais presque que ce soit comme ça tout le temps, je ne peux pas avancer dans une phrase sans devoir la retirer -- Il y a des gémissants qui sont dignes de ce qui arrive, c'est même ceux-là qu'on appelle des prophètes, [22 :00] le prophète dans son gémissement fondamental. Il y en a qui portent le gémissement à un tel niveau de poésie, d'élégie, élégie ça veut dire la plainte. Il y en a qui se plaignent avec une telle noblesse. Pensez à Job ; la plainte de Job est digne de l'événement. Bon, donc je ne peux même pas dire. Il faut à chaque fois que je retire, mais vous corrigez de vous-

même. Je dis juste : tout événement s'adresse à l'âme et à l'esprit. Alors, je comprends un peu mieux : il y a des événements qui s'adressent tout particulièrement à l'âme. Je dirais à la rigueur, d'accord, du coup, je comprends un petit quelque chose, qu'on puisse [23 :00] nous dire que se promener est un événement de l'esprit, et qu'on puisse compter "je me promène" parmi les prédicats de la monade, oui. Ca va avancer à ça, au moins. [Pause]

Si j'essaie de faire de la terminologie, je dirais : ça m'explique au moins un couple de mots que Leibniz emploie constamment : virtuel, actuel. Le virtuel et l'actuel. On l'a vu ça. On a vu qu'il l'employait en des sens assez différents. [Pause] [24 :00] Premier sens : chaque monade, vous ou moi, chaque substance individuelle est dite "actuelle". Elle exprime la totalité du monde, mais ce monde, vous vous rappelez, n'existe pas hors des monades qui l'expriment. En d'autres termes, ce monde qui n'existe que dans les monades qui l'expriment est en lui-même "virtuel". Le monde c'est la série infinie des états d'événements. Je peux dire : [25 :00] l'événement, comme virtualité, renvoie à des substances individuelles qui l'expriment. C'est le rapport virtuel-actuel. Qu'est-ce qu'il implique, ce rapport ? Quand on a essayé de le définir, on est arrivé à l'idée d'une sorte de tension : à la fois toutes les monades sont pour le monde, mais le monde est dans chaque monade, ça nous donnait une sorte de tension. Et Leibniz emploie extrêmement souvent les termes virtuel, actuel. Je dis juste, en quelque sens que ce soit, il nous dira, par exemple, que toutes les idées innées, toutes les idées vraies, sont des idées virtuelles, [26 :00] qu'elles sont virtuelles. Il emploiera virtuel dans d'autres cas, mais à mon avis toujours en rapport avec l'actuel, et pour désigner le rapport d'un type d'événement avec l'âme.

Or rien, rien, ne peut nous retirer de l'idée que ce n'est pas encore suffisant, et que si profond que soit l'événement, dans la mesure où il s'exprime dans l'âme, il lui manquera quelque chose toujours si aussi il ne se réalise pas dans les corps, et qu'il faut qu'il aille jusque-là. Il faut qu'il s'inscrive dans une chair. [27 :00] Il faut qu'il se réalise dans un corps. Il faut qu'il se marque dans une matière. Cette fois-ci ce serait autre chose. Si je cherchais un couple, il faut que l'événement non seulement s'actualise dans une âme, mais il faut qu'il se réalise dans une matière, dans un corps. Je dirais : là ce n'est plus exactement virtuel-actuel, c'est possible-réel. C'est possible-réel. [Pause] [28 :00] L'événement resterait éternellement un pur possible s'il ne se réalisait pas dans le corps. Il resterait un pur virtuel s'il ne s'actualisait pas, s'il ne s'exprimait pas dans une âme. Il resterait un pur possible s'il ne passait pas dans un corps. Pourquoi je dis ça ? Mais parce que chez Leibniz les deux couples fonctionnent : possible-réel, virtuel-actuel. Or c'est un grave danger, il me semble, parce que beaucoup de commentateurs ne font pas de différence entre ces deux axes. [Pause] [29 :00] Il y a une différence fondamentale.

Dans les lettres au président Des Bosses dont je vous ai déjà parlé, dans les lettres au président Des Bosses – oui, c'est Des [Bosses] – apparaît tout à fait à la fin de la vie de Leibniz, apparaît toute une série d'expressions très curieuses. Les lettres sont écrites en latin. Apparaît à peu près toutes les trois pages, donc avec une très grande fréquence, le terme "realisere", ou, au participe "realisans", [Pause] et il demande : qu'est-ce qui est capable de réaliser les phénomènes, [Pause] [30 :00] ou quel est le "realisans" ? Je cite : "Les monades influent sur ce réalisant mais lui ne changera rien à leurs lois". Peu importe qui est ce réalisant ; ce qui importe c'est qu'il ne se confond pas avec les monades. [Pause] [31 :00] Autre texte : "Je vois mal comment on pourrait expliquer la chose à partir des monades et des phénomènes, il faut ajouter quelque chose qui les réalise", quelque chose qui réalise les phénomènes et des monades, il faut ajouter quelque chose

qui les réalise. Qu'est-ce qui m'intéresse ça, comprenez ? Qu'est-ce qui est réel ? Ce qui est réel, ce n'est pas la matière, sinon ce serait elle qui serait réalisante, ce n'est évidemment pas la matière. Ce n'est pas le corps, ce n'est pas le corps non plus. Bien plus, la matière, le corps, c'est ce qui seront réalisés par le réalisant. [Pause] [32 :00] Le réalisant, on le verra ou on essayera de voir, a un rapport étroit avec non pas le corps en général, mais avec le corps vivant, avec le vivant. Il ne faut pas seulement, et ça, ça me paraît une idée très profonde dans une philosophie de l'événement comme celle de Leibniz, et ça engage toute sa morale aussi. [33 :00] il n'arrive pas seulement que l'événement s'actualise dans la monade, il faut qu'il se réalise dans le corps vécu, et en ce sens, il faut qu'il y ait un réalisant, tout comme il y a un actualisant. L'actualisant c'est la monade elle-même. Il faudra un réalisant qui réalise l'événement dans la matière, ou qui réalise l'événement dans le corps, exactement comme il y a – pas exactement comme, mais comme il y a [Pause] [34 :00] un actualisant qui... [Deleuze ne termine pas la phrase].

Si bien que je reviens, comme quelqu'un me l'avait demandé la dernière fois, je reviens à un point de départ quand je disais : vous voyez, le baroque, ce n'est pas, pas tellement, [Pause] ça ne devrait pas être si difficile de le définir. Et je vous disais : le baroque, c'est la maison à deux étages, et il faut qu'il y ait deux étages. Et un des deux étages renvoie aux replis de la matière, et l'étage du dessus renvoie aux plis dans l'âme. Il y a des plis dans l'âme tout comme il y a des replis de la matière. C'est sans doute une espèce [35 :00] d'étrange circuit d'un étage à l'autre qui va constituer le monde baroque. Sentez que, maintenant là, on tient une raison, tout du moins au niveau de Leibniz, on tient une raison leibnizienne concernant ces deux étages. La raison leibnizienne, c'est l'événement. C'est l'événement qui implique ces deux étages. Il doit s'actualiser dans la monade, oui, mais aussi il doit s'inscrire dans un corps vécu. [Pause] [36 :00] Quand l'événement s'actualise dans la monade, il fait des plis dans l'âme, [Pause] mais il faut le vivre, c'est l'âme là, c'est votre âme qui se plisse. Et quand l'événement s'inscrit dans votre corps vécu, il fait des replis, il fait des replis dans la matière, dans la matière vivante.

Qu'est-ce qui se passe ? Je voudrais que vous sentiez, oui, on avance un peu dans la raison : pourquoi est-ce que la monade a tellement besoin d'un corps ? Pourquoi est-ce que Leibniz n'est pas Berkleyen ? Pourquoi est-ce qu'on ne peut pas [37 :00] se contenter du fameux : *Esse est percipi*, c'est-à-dire : tout ce qui est dans la monade, finalement, sera perçu par la monade, et un point c'est tout ? Je crois que la raison la plus profonde est précisément contenue dans l'événement, [Pause] que l'événement ne peut pas s'inscrire dans l'âme, sans en même temps réclamer [Pause] un corps dans lequel il se trace. [Pause]

Et voilà que [38 :00] je tombe sur un texte auquel je ne pensais plus. Je pensais à tout ça là, et puis je me dis que ça me rappelle quelque chose. On procède beaucoup comme ça, comme si j'avais déjà lu ça. Je me suis rappelé un livre très curieux de Husserl. Et ce livre de Husserl s'appelle *Méditations cartésiennes*. C'est un livre qui a eu comme point de départ la venue de Husserl en France, avant la guerre, et il a fait un certain nombre de conférences en allemand, mais en France, qui ont été prises, qui ont été traduites [39 :00] sous le titre *Méditations cartésiennes*. Le titre faisait hommage à la France. Très bizarrement, Husserl invoque au début Descartes, mais plus ça avance, plus il invoque non pas Leibniz, mais les monades, et c'est un terme si bizarre sous la plume de Husserl, qu'on se dit : mais qu'est-ce qui se passe ? [Pause]

Et c'est surtout dans la cinquième méditation, dans la dernière donc, la cinquième méditation où Husserl va... [40 :00] Mais je vous raconte ça un peu très inexactement, allez voir ça vous-même ; le texte pour une fois n'est pas très difficile. Pour une fois c'est du Husserl pas trop difficile. Husserl nous dit : appelons monade -- sans même se référer à Leibniz -- l'ego, mettons "le moi", avec ses appartenances. La notion d'appartenance, on voit ce qu'il veut dire. Par exemple : "je perçois la table", c'est une appartenance de l'ego. Ça va. J'ai l'habitude de percevoir la table ; c'est une appartenance de l'ego. On voit ce qu'il veut dire. Mais c'est déjà assez intéressant -- je parle pour ceux qui connaissent un minimum, mais la plupart d'entre vous, [41 :00] de phénoménologie -- les intentionnalités, les consciences de quelque chose sont des appartenances de l'ego. [Pause] Et, dans un texte très curieux, Husserl va tellement loin qu'il dit : ce sont des transcendances immanentes. Les intentionnalités sont des transcendances, transcendances de la conscience vers la chose, mais ce sont des transcendances immanentes puisque ces intentionnalités sont immanentes à la monade. La monade, c'est l'ego saisit avec toutes ses appartenances. [42 :00] Or toutes les intentionnalités sont des appartenances. Vous voyez !

Et voilà qu'il pose une étrange question, Husserl, il dit : comment va-t-on passer de la transcendance immanente à la transcendance objective ? [Pause] C'est-à-dire : est-ce qu'il y a moyen, pour la monade, en quelque sorte, de sortir d'elle-même ? Vous vous rappelez, eh, le sort de la monade ? On est en plein de quelque chose de tellement important [43 :00] pour Leibniz, sans porte ni fenêtre. [Il n'est] pas question qu'elle sorte d'elle-même, à première vue, pas question. Comment sortirait-on de soi-même si on a ni porte ni fenêtre ? [Pause] Et voilà que Husserl raconte une histoire, et dit : c'est curieux parce que, l'ego dans ses appartenances, c'est-à-dire la monade, saisit parmi ses appartenances une appartenance très particulière. C'est quelque chose qu'elle identifie comme l'autre, [Pause] [44 :00] c'est-à-dire qu'elle identifie comme un corps vécu, le corps vécu de l'autre. [Pause] Ça c'est une intentionnalité très curieuse ; c'est une intentionnalité spéciale. Pourquoi ? Parce que c'est une intentionnalité vide. Les intentionnalités vides, j'en ai beaucoup. Par exemple, je regarde ce truc-là, cet appareil, mais j'ai une intentionnalité vide. C'est la face que je ne vois pas. Seulement, voilà, c'est une intentionnalité vide, mais il suffit que je fasse l'effort, si ça m'intéresse, elle se remplira. Donc ça va. Tandis que, lorsque, [Pause] [45 :00] dans mes appartenances, je rencontre un de vous, c'est une intentionnalité vide ; en quel sens ? En ce sens que, quoique je fasse, je ne serais pas à votre place et que vous serez vous-même. Je découvre, si vous voulez, dans les appartenances de ma monade quelque chose, un corps vécu, qui ne peut renvoyer qu'à une autre monade. Vous voyez ? Et peut-être est-ce que si vous vous rappelez *L'Être et le Néant*, vous vous rappelez, un très belle page de Sartre où l'on voit bien que Sartre s'est inspiré complètement de Husserl et de [46 :00] ce texte précis de Husserl, tout en lui donnant un air, et pas seulement un air, mais en le redoublant. C'est lorsque Sartre s'imagine ou se voit dans un jardin public, il regarde les fleurs, il regarde les fleurs, et là il voit quelqu'un là qui les regarde en même temps. Et il explique dans une belle page que c'était comme si tout son monde qui fuyait, alors comme il aime les métaphores misérabilistes, qui fuyait par un trou d'égout. Vous voyez ? Il était centré sur son monde, tout ça, et puis il voit le voisin qui regarde la même chose. C'est comme si tout son monde s'écoulait, s'écoulait dans le sens de l'autre. Il n'est plus le centre de son monde. [47 :00]j

Qu'est-ce qui m'intéresse là-dedans ? Dans les deux cas, le corps vivant [Pause] est vraiment comme l'espèce de ligne qui fait passer d'un domaine à l'autre. [Pause] Est-ce qu'on pourrait

dire, mais, que le père de tout ça c'est Leibniz ? Héla, non ! Hélas, non ! Mais je ne suis pas sûre que ce ne soit pas lui qui ait raison. Pour que vous ayez [48 :00] tous les éléments du problème en main, ce que je crois c'est que, en revanche, Leibniz nous dirait très bien quelque chose du type : oui, dans les appartenances de la monade, il y a quand même quelque chose qui est curieux, c'est que jamais, jamais on ne pourrait sortir. -- Là il me faudrait les textes, il faudrait très longtemps ; c'est juste une indication que je donne. -- Je crois qu'on trouverait des textes n'allant pas jusqu'à dire -- je ne lui fais pas le dire -- mais tournant autour de l'idée suivante : il n'y aurait que les monades s'il n'y avait pas des animaux, s'il n'y avait pas des vivants. C'est le vitalisme qui le sort du spiritualisme. [Pause] [49 :00] C'est pour ça que je vous disais -- je rejoins la question de Richard [Voir ci-dessus la question au début de cette séance] -- c'est pour ça que je vous disais que, à mon avis, c'est l'inventeur de la psychologie animale : il a besoin des animaux. Et ça souvent il le dit explicitement. Il dit explicitement : ceux qui croient qu'il n'y a que les monades et que ce qui est inhérent aux monades, et ce qui est inclus dans les monades, ne peuvent croire qu'à des âmes humaines. C'est finalement les bêtes qui d'une certaine manière vont nous forcer à convenir qu'il y a des corps. [Pause] Lui il ne dirait pas, comme Husserl, il ne dirait pas [50 :00] que c'est l'existence d'autrui, pour une simple raison, c'est, on le verra, c'est que dans les monades fermées, il n'y a pas de rencontre avec autrui. Il faut l'expliquer, la rencontre avec autrui. Déjà elle ne peut se faire qu'en dehors des monades. Il ne peut pas se le donner. D'ailleurs je ne suis même pas sûr que, dans les *Méditations cartésiennes*, Husserl puisse se donner la rencontre avec..., il ne dit pas la rencontre avec autrui, mais la rencontre avec le corps vécu d'autrui. Il me semble que ça excède le pouvoir des perceptions contenues dans les monades. Donc, il ne peut pas se le donner, ou du moins il faudrait une genèse. Comme il parle dans le texte, il est très beau, pour ceux que ça intéresse, ce texte, comme il parle d'une genèse, il dit bien : il s'agit de faire une genèse dans cette cinquième méditation. [51 :00] Je crois qu'il n'a pas encore assez de données pour faire une genèse du corps vécu.

Mais voyez pourquoi je traîne là-dessus. Je voudrais vous faire sentir quelque chose, c'est que toute morale de l'événement a ces deux coordonnées : soit digne de ce qui t'arrive, d'une part, et d'autre part : sache l'inscrire dans ta chair. [Pause] Il ne faut pas, il ne faut pas... [Pause] Il faut même parfois, il faut parfois que tout agisse. Qu'est-ce que c'est que les civilisations ? Chaque civilisation nous propose des manières [52 :00] d'inscrire dans la chair, chaque civilisation nous propose des manières d'être digne ou pas. Alors, c'est très compliqué. Prenez un cas qui me fascine : le bouffon. Le bouffon c'est un personnage fondamental. On a fait beaucoup d'études sur le bouffon. Très intéressant, le bouffon. A première vue, prenez le bouffon russe, ou bien le bouffon anglais. Je veux dire que vous pouvez aller de Shakespeare à Dostoïevski, et j'en oublie. Le bouffon, à première vue, c'est celui qui, lorsqu'il lui arrive quelque chose, il en est indigne, il fait exprès d'en être indigne, et puis [53 :00] il évite de l'inscrire dans sa chair, il fuit de tous les côtés. Et puis, d'une manière plus complexe, on apprend toujours que c'était le bouffon qui était le seul à inscrire dans sa chair et à être digne de ce qui arrivait. Il y a toutes sortes d'histoires là.

Mais enfin, je dis, voyez, on pourrait... [Deleuze va au tableau] On va comme ça alors. Voyez, on ferait une ligne qui commencerait par être droite, horizontale. Et puis on la ferait bifurquer en deux, comme ça, comme une petite branche, voyez ? On mettrait [54 :00] "événement" sur la ligne droite. Puis, sur la bifurcation d'en haut on mettrait "virtuel". Bon, je veux bien le faire, mais c'est clair, eh ? On mettrait "virtuel". Sur la bifurcation du bas, qu'est-ce qu'on mettrait ?

On mettrait “ possible ”, et puis là on mettrait une grosse bulle avec écrit : “ actuel ”, ce serait la monade. La monade inclut le monde virtuel, [55 :00] elle l’actualise, elle est actuelle. De l’autre côté donc, on mettrait “ possible”, et on ne mettrait pas là une bulle, on va voir ce qu’il faudrait mettre...on mettrait des trucs, [Rires] et cette fois ce serait : “ réel ”, avec une erreur qu’il ne faudrait pas faire : ça aurait l’air de dire que c’est la matière qui est réelle. Non ce n’est pas la matière qui est réelle, mais la matière acquiert la réalité qu’elle peut, ou qui lui correspond, lorsque un réalisant, dont nous savons d’avance qu’il concerne le corps vécu, [Pause] incarne dans la matière ; [56 :00] la matière prend de la réalité quand elle incarne l’événement. Je ne peux pas le dire mieux, donc. Bon, ça va. [Pause] Vous voyez ?

J’ai le sentiment que chez Leibniz, ces aspects, c’est pour ça qu’il y a deux étages, c’est pour ça qu’il y a deux étages. Les deux étages, c’est le circuit de l’événement, et pourtant vous sentez d’avance qu’il n’y aura jamais le moindre rapport direct entre l’âme et le corps. Les deux étages resteront toujours séparés. [57 :00] Simplement je dis : le réalisant ce sera peut-être ce qui fait passer de l’un à l’autre, ce qui fait passer de l’un à l’autre l’aspect de l’événement. Le réalisant, encore une fois, c’est une notion qui n’apparaît que tout à fait à la fin de Leibniz, dans ses dernières années. Avant il se contente d’invoquer, comment dirais-je, une correspondance entre les deux étages, l’étage du dessus et l’étage du dessous. Tout à fait à la fin il arrive à quelque chose de plus profond : il ne suffit pas que l’événement s’actualise dans les monades, il faut qu’il se réalise dans le corps. [58 :00] Ça n’y est pas encore dans sa philosophie précédente, il y a correspondance entre les deux, et ce qui réalise dans le corps c’est un réalisant qui va expliquer le rapport de la monade et du corps vécu. [Pause]

Si bien qu’alors, à la fin, tout à fait, de Leibniz, nous aurions trois aspects : l’âme et les plis dans l’âme. Les plis dans l’âme ce sont les événements qui s’expriment dans l’âme, l’âme et les plis dans l’âme. La matière et les replis de la matière, [Pause] [59 :00] ce dans quoi l’événement se réalise. Et entre les deux, assurant la réalisation, le *realisans* qui ne peut plus être ni monade, ni corps vécu, mais qui ne peut être qu’une chose, ce qui rapporte le corps vécu à la monade. Ce sera le rapport des plis dans l’âme aux replis de la matière, et cela répondra au nom latin : le *vinculum substantialae*. Le *vinculum*, qu’est ce que c’est ? C’est la chaîne, [60 :00] c’est le nœud, c’est la chaîne. Qu’est-ce que c’est que cette chaîne ? Est-ce qu’il fallait une chaîne là, est-ce qu’il fallait une chaîne pour que les deux sortes de plis se correspondent ? Pourquoi cette chaîne au dernier moment ? Est-ce que c’est elle qui va décider des textures de la matière, mais aussi des qualités de l’âme ? On va être lancé dans toute une philosophie qui va nous confirmer donc que, non seulement il y a avait des plis dans l’âme, des replis de la matière, mais il faut faire intervenir un *vinculum* qui, si c’était possible, coudrait les uns aux autres. Il ne coud pas les uns aux autres, en fait, mais [61 :00] il coud singulièrement un corps vécu, un corps vivant, qui est le corps de la monade. C’est tout ça qu’il faut voir d’un peu plus près.

Mais je dis, ce n’est pas pour que vous le compreniez, parce que si je m’étais adressé à votre compréhension je crois que ce serait très obscur, c’est pour que vous sentiez quelque chose. Je crois que là Leibniz nous fait sentir quelque chose et qu’il fallait bien que j’essaie aussi de vous faire sentir : c’est une conception de l’événement. C’est comme si je vous disais, ben oui, un événement, qu’est-ce que vous voulez que ce soit sinon quelque chose qui nous fait nous tenir droit, ou bien qui nous fait nous coucher ? [62 :00] Quelque chose qui fait appel à une dignité, et qui n’a rien à voir avec “soyons digne à cause des autres, quelqu’un nous regarde”. Et c’est aussi

quelque chose qui fait une plaie – mais une plaie, j’ai tort de dire une plaie, c’est même grotesque – ou [quelque chose] qui gratte. Il y a des chatouillements d’événements, c’est peut-être les meilleurs. Il y a tout ça : que ça concerne ton corps sous cette forme-là ! Ou que ça concerne ton âme sous cette forme-là !

Et c’est très difficile. Je veux dire, tout a toujours son petit frère comme contresens abominable. "Sois digne de l’événement", mais, ça peut être une phrase odieuse. C’est que justement c’est sur le mot “ digne ” qu’il faudrait s’entendre. Je suppose que [63 :00] quelqu’un vient de faire une perte importante, non pas une perte d’argent, mais une perte humaine très importante. Vous lui tapez dans le dos, et vous lui dites : “Sois digne de l’événement”. Il n’a plus qu’à me flanquer une paire de gifles, j’espère. Qu’est-ce que c’est que cette dignité ? Là, je ne peux pas en dire plus, c’est à chacun de vous de [répondre] si vous posez le problème comme ça. Il faut bien aussi se gratter le corps. Se gratter, ça veut dire quoi : il faut être un pouilleux de l’événement. [Rires] Se gratter, comment ? Il y a aussi des manières immondes de se gratter : “Moi, le plus malheureux.” Et tous les matins je me referais mon [64 :00] grattage, "moi le plus malheureux !". Et puis, il y a, en effet, des manières immondes de se gratter. C’est tout à fait autre chose, je ne suis pas le plus malheureux. Mais, enfin, il n’y a pas de recette, il n’y a vraiment pas de recettes. Alors je vous dis, bon, ça c’est un point. Il n’y a pas... Pas de réactions, pas de... ? Ce n’est pas que j’en réclame du tout. Pas de réactions ? Vous sentez où je veux en venir ! Avoir un corps vécu, avoir un corps vivant. Bon. Etre une monade, avoir un corps vivant : voilà que être une monade n’est plus que la moitié de nous-mêmes : il faut bien que nous ayons un corps vivant ! [Pause] [65 :00] Oui ? [Fin de cassette ; interruption de l’enregistrement BNF, texte de Web Deleuze]

George Comtesse : Je me souviens d’un texte de Leibniz où il parlait de ce que tu avançais, le *vinculum*. Il prend l’exemple de l’audition, à partir d’une source sonore, de l’audition d’un écho. [Retour à l’enregistrement BNF]

Deleuze : C’est très curieux parce que, à mon avis il y a deux textes. Le *vinculum*, c’est un terme tardif chez Leibniz. Donc, tu ne le trouves que dans les textes tout à fait finaux, et notamment, à mon avis, je ne suis même pas sûr qu’il existe ailleurs que dans la correspondance avec Des Bosses. Ça c’est un point. Mais deuxième point, il y a dans les Lettres à Arnauld, beaucoup plus avant, dans les lettres à Arnaud, il y a un texte extraordinaire où il imagine les conditions d’un orchestre dont les différentes parties ne se verraient pas et où -- il n’emploie pas le mot de *vinculum*, puisqu’il ne le connaît pas, enfin, il ne s’en sert pas pour son compte -- et il emploie déjà le mot “ écho ”. [66 :00] Là où ta mémoire est parfaitement fidèle, mais ça, on le doit en grande partie, à ma connaissance, -- parce que le texte dans la correspondance à Des Bosses, quand il dit que le *vinculum* est un écho, c’est des textes d’une très, très grande difficulté, -- et à ma connaissance, c’est [Yvon] Belaval qui a su les commenter de telle manière que nous n’éprouvions aucune difficulté -- et tu as très bien retenu, c’est très fidèle ce que tu dis, je veux dire fidèle à Leibniz, mais c’est conforme à l’interprétation.

C’est évident ce que tu dis même. Suppose -- je simplifie énormément -- quatre sources sonores. Assimilez-les à des monades. Bon, [67 :00] Elles sont quatre. Mettons quatre notes ; des notes, ce sont des perceptions, vous pouvez les assimiler à des monades. Qu’est-ce que c’est, un écho ? C’est ça qui est épatant dans un écho, c’est qu’il est second, il suppose les sources sonores.

Seulement quel est le miracle de l'écho ? Comme l'a dit Comtesse, il implique, supposons, une paroi. Quel est l'effet de la paroi ? Il va constituer l'unité par écho des quatre sources. [68 :00] Elles n'avaient pas d'unité. Vous me direz : elle pouvait avoir des unités si c'était quatre notes extraites de telle musique, c'était quatre notes. Le miracle de l'écho c'est, nous dira Leibniz, c'est d'introduire une unité seconde. Mais cette unité seconde, elle va être essentielle puisque c'est comme ça qu'il va expliquer le *vinculum*, qui va expliquer cette espèce de couture du corps vivant. La couture du corps vivant ce sera un écho. Et vous voyez pourquoi il aura besoin de ça. Qu'est-ce qui fait l'unité du corps vécu, du corps vivant ? Là du coup, il me force à aller plus vite, mais plus vite qu'on ira, mieux que ce sera. [Pause] [69 :00]

Qu'est-ce qui peut faire l'unité du corps vivant ? Les monades c'est des esprits, elles sont sans porte ni fenêtre, elles sont une par une. Il n'y a pas de monade des monades, voyez ? [Pause] Il faut bien qu'il y ait quelque chose d'équivalent à la paroi pour que d'une pluralité, d'une multiplicité de monades, découle une unité, une unité seconde. L'unité du corps vécu ce sera celle du *vinculum*, [70 :00] c'est -à-dire de la paroi. Vous me direz, d'où ça vient cette paroi, qu'est-ce que c'est que cette paroi ? On verra. C'est une unité seconde, c'est une unité de couture, et c'est ça qui va être constitutif du corps vécu. Le corps vécu, sinon, il n'y aurait pas d'unité, il n'y aurait pas de corps vécu ni vivant. L'intervention de Comtesse est d'autant mieux que ça permet, à ceux qui veulent, de faire l'unité avec cette espèce de groupement de problèmes, Leibniz, Husserl et même Sartre, une fois dit que Leibniz, euh, que Husserl se réclame explicitement. Ce serait un peu arbitraire s'il n'y avait pas cette évocation explicite dans la cinquième méditation. [Pause] [71 :00] Oui, ça va ?

Alors, nous, on se dit, il faut une genèse, ben oui. Vous voyez le problème : il faut une genèse. Ce à quoi je tiens finalement -- quel dommage qu'on ne termine pas là-dessus parce que je ne tenais pas à autre chose -- c'est ces deux aspects de l'événement. [Pause] Il y aurait des épreuves pratiques, épreuves pratiques ! Leçons de chose, interrogation écrite. Est-ce qu'il y a [Pause] du virtuel réel ? Deuxième question : est-ce qu'il y a de l'actuel possible ? [72 :00]

C'est très fâcheux. Regardez si vous lisez des commentateurs de Leibniz, possible, virtuel actuel, réel, ils emploient ça n'importe comment, je crois, enfin, pas tous. C'est très embêtant si on emploie ça n'importe comment. Enfin, vous avez vos deux lignes très différentes. C'est comme si on confondait les deux étages. [Pause] Du possible se réalise, mais c'est toujours, quand du possible se réalise chez Leibniz, regardez le contexte. Evidemment vous trouverez toujours des exemples qui ne vont pas dans ce sens, mais ça ne fait rien. Quand du possible se réalise, c'est toujours dans du monde de la matière, du corps. [Pause] Quand du virtuel s'actualise c'est toujours dans une âme. [Pause] [73 :00] Alors maintenant, on tient bien les deux étages et on dirait qu'il faut une couture entre les deux, un nœud, un *vinculum* pour que quoi ? A votre choix ! Pour que l'étage dans dessous existe. Pour que l'étage dans dessous existant ait un rapport quelconque avec l'étage du dessus. Enfin il y aura beaucoup de réponses.

En un sens, cela nous donnerait une terminaison. Je vous disais, au début de l'année, je vous disais : oui, vous savez, le baroque, [74 :00] on va faire comme si on tenait une définition, et puis on verra bien, on verra bien où ça nous mène. Et je vous disais que le baroque ce n'est pas faire des plis, parce que des plis, tout le monde en a toujours fait. C'est que les plis aillent à l'infini. Et là-dessus, ce qui est bien sinon rien ne vaut, moi j'étais, j'étais un peu, comment le dire, on ne

peut pas faire quoique ce soit quand on est trop complètement sûr de soi. Je n'étais pas sûr que ça marcherait jusqu'au bout. Et puis, vraiment, je tombe il y a quelques jours sur des catalogues du Greco, C'est effarant. C'est effarant. C'est effarant. Ce n'est pas seulement effarant par la beauté, mais qu'est-ce que c'est que cette beauté du Greco ? Alors, tout ne vaut pas ; bien sûr, [75 :00] tous les tableaux n'ont pas cette formule-là. Il a fait – bon, je ne peux pas le situer – il a fait sept ou huit Christ au Jardin des oliviers. Il y en a un qui est en Angleterre, à Londres et qui est tellement bizarre, car, et je le cite là car c'est l'épreuve de notre hypothèse : tout y est plis, il n'y a que des plis, il n'y a que ça ! Et les plis sont distribués sur trois registres : [Pause] plis du tissu, et ce n'est pas au sens où tout tissu alors fait des plis ! Si vous voyez une reproduction de ce tableau, c'est la tunique [76 :00] du Christ alors où les plis sont tellement travaillés, replis renvoyant les uns aux autres. C'est une étude de plis fantastique. Plis des rochers, le rocher est en peinture peut-être ce qui se plie autant que l'étoffe. Le plissement de rocher ! Et il y ajoute un traitement des nuages qui est un véritable pli, plissement de nuages. Il y a volontairement une manière de traiter les nuages, tout comme il traitait les rochers sous une certaine forme, et il y a dans tout le tableau une circulation des trois sortes de plis qui se renvoie vraiment à l'infini.

Maintenant qu'on touche au bout, je vous dirais : bien oui, qu'est-ce qu'on a fait ? C'est cette histoire des plis [77 :00] dans l'âme. Encore une fois, les plis dans l'âme, ça vient de ce que l'événement est inclus dans la monade. [Pause] Et puis il y a les replis de la matière. Et entre les deux, qu'est-ce qu'il y a ? Il y a cette couture, il y a ce *vinculum substantialae* qui surgit là, si peu de temps avant sa mort, et qui va conférer alors... -- du coup je me demande si j'arrêtera aussi vite que je pensais..., enfin, peu importe -- qui va conférer à la matière des textures, [78 :00] car il faudra bien s'occuper un jour – nous, je veux dire ; il y a des gens qui s'en sont très bien occupé -- des textures de la matière. Il emploie le mot “textura”, aussi à la fin de sa vie, Leibniz. Il devait avoir tellement, tellement d'idées. Il y a ces textures de la matière, qui normalement devraient faire partie d'une physique de la matière, et d'une Esthétique après tout. Une Esthétique des textures, il n'y a pas de notion plus difficile, à mon avis. C'est tellement plus beau -- ce n'est pas pour attaquer la notion de “structure”, mais je me dis, structure, ça fait quand même un certain nombre d'années, ça a duré longtemps, on en a longtemps parlé. Ce n'est pas que ce soit trop mal, on a... très bien. Mais si on se donnait un peu une récréation [79 :00] pour aller vers d'autres notions qui, elles, sont restées... “Texture” est une notion extrêmement difficile à analyser. Je parle pour vous, je dirais qu'à votre âge, ou dans vos projets de travail, s'il arrive à certains d'entre vous : voyez la richesse du matériau aussi, à propos des textures. Je veux dire, il y a du “matériau industriel”, très bon pour le moment, soyez compétitif. Mais un des matériaux qui est le moins étudié et peut-être le plus important, c'est la peinture. Les grands peintres de textures ce n'est pas n'importe qui. Et on trouverait que c'est des espèces de baroques modernes. Moi, je ne sais pas moi, il faudrait voir si, chez les baroques, chez les grands peintres baroques, il y a déjà ce qu'on peut reconnaître comme des textures radicales. – [Deleuze parle ici à un étudiant particulier] Ça, c'est pour toi, si tu peux [80 :00] t'en occuper un peu plus que tu en avais fait, puisque tu avais déjà commencé à le... -- Je vois trois grands peintres modernes des textures ; ce sera à vous d'aller voir, et j'en oublie sûrement. C'est Fautrier, Fautrier ; c'est Dubuffet qui a reconnu sa dette justement à l'égard de Fautrier puisque Dubuffet emploie constamment le mot structure ; [Pause] et Paul Klee. Ce n'est pas quand même par hasard qu'ils aient quelque chose en commun, et qu'ils ne sont pas étrangers complètement les uns aux autres.

Je disais ça [*Deleuze tousse*] parce qu'on se trouve devant... Finalement qu'est-ce qui rapporte les plis de l'âme aux replis de la matière et les replis de la matière aux plis de l'âme ? [81 :00] Ça m'embête en même temps parce qu'on avait parié que tout ça tiendrait sans couture. [*Rires*] Voilà qu'il a peut-être eu besoin d'une couture, la couture passant par le corps vivant, sans quoi le corps inorganique ne serait pas un corps réel, serait purement imaginaire, et sans quoi, la monade, fermée sur elle-même etc., ne pourrait renvoyer à rien d'autre. [*Pause*] Repos, eh ? Cinq minutes de repos ? [82 :00] Mais je vous en supplie, alors vous ne revenez pas dans un quart d'heure.

[*Pause*]

Deleuze : Oui ?

Question d'un étudiant : Sur le Christ. Est-ce que le Christ est une monade qui dit : je suis incarné, moi je suis incarné ? Est ce que ça réalise, d'une certaine manière, l'incarnation d'une monade ? Est ce que le christianisme ou le Christ [83 :00] lui-même serait un événement spécifique ?

Deleuze : Ce n'est pas grave, je réponds très vite parce que plus la question est fondamentale, plus il faut répondre vite. [*Rires*] Il ne faut surtout pas dire -- mais ça pas d'importance, ce n'était pas dans ton esprit, mais c'était dans ta formulation -- il ne faut surtout pas identifier monade et événement. L'événement, c'est ce qui se passe et qui arrive, et la monade c'est ce qui contient ce qui se passe et qui arrive. L'événement, c'est franchir le Rubicon, la monade c'est César. Et c'est surtout, d'une part, distinction monade-événement qu'il faut toujours faire. Deuxième point: jamais la monade n'est incarnée. [84 :00] Il n'y a aucune incarnation de la monade, pour une raison simple, c'est que la monade se suffit pleine et entière sans porte ni fenêtre. Quand on dit, pour aller plus vite, que la monade a un corps, cela veut dire que dans le domaine des corps, quelque chose se rapporte à telle monade. Donc si le Christ est incarné, il est incarné exactement comme toutes les monades sont incarnées ; c'est même sans doute le modèle de l'incarnation. Est-ce que le Christ pose des problèmes particuliers ? Oui ! Mais bizarrement pas au niveau de l'incarnation, chez Leibniz. Il pose des problèmes très particuliers [85 :00] au niveau de la transsubstantiation. Or la transsubstantiation n'est pas l'incarnation, c'est la trans-incarnation où le corps, et le sang du Christ deviennent le pain et le vin. Tu vois ? Il pose donc un problème particulier au sens de passage d'un corps à un autre, passage du corps du Christ au corps-pain.

Ceci dit, Leibniz personnellement est protestant et ne croit pas à la transsubstantiation, mais il consent à donner une aide au père Des Bosses qui se fait beaucoup de soucis à cet égard, et il lui dit -- et c'est un moment assez gai dans la correspondance avec le père Des Bosses -- [86 :00] si j'étais vous -- moi je n'ai pas ce problème, c'est pas mon affaire --, mais si j'étais vous, je dirais des choses comme ceci, comme cela, et il donne de la transsubstantiation une interprétation des plus étranges de Leibniz qui doit faire la joie de tous, et qui a dû servir sans doute à certains catholiques parce que le père Des Bosses avait l'air content plutôt. En tout cas quant au Christ et à l'incarnation, à ma connaissance il n'a aucune position spéciale, sauf qu'il est sûrement l'archétype ou le modèle de l'incarnation.

Alors, je dis, repartons de notre genèse. Mais, vous vous rappelez, j'avais déjà réclamé ça la dernière fois : surtout ne l'inversez pas, bien qu'on soit tenté de l'inverser constamment. Vous vous rappelez de cette genèse qui consiste, [87 :00] à partir de la monade, la monade contient tout, elle exprime le monde entier. Elle exprime l'univers entier. Seulement, attention : elle a une petite région privilégiée qu'elle exprime particulièrement ou clairement. On l'a vu. Ça, je dirais, c'est la première proposition. Deuxième proposition : donc j'ai un corps. C'est ça qu'il faut comprendre. Donc j'ai un corps. [Pause] En effet ça ne peut pas être autrement. Ce serait plus commode, peut-être, de dire : j'ai un corps, donc j'exprime une région privilégiée ! La seule chose qui soit sûre c'est que la région privilégiée, mon petit département que j'exprime clairement, une fois dit que j'exprime le monde entier, mais [88 :00] je l'exprime obscurément et confusément.

Sentez déjà tout ce qu'on n'aura pas le temps de faire. Vous pressentez qu'il y a toutes sortes de monades chez Leibniz, qu'il y a des statuts de monades très différents. Par exemple un papillon ne renvoie pas à une monade comme vous ou moi. Il y a toute une hiérarchie des monades. Il y a une grande hiérarchie des monades. Alors, il faudrait se demander : est-ce qu'il y a des monades qui n'expriment rien clairement, qui n'ont pas de région particulière. Là les textes sont très difficiles, il faudrait faire des études très précises. Leibniz varie suivant les occasions. Suivant les occasions, il suggère que certaines monades restent dans la nuit complètement. Il y en a d'autres qui, pendant un certain temps, expriment une petite région claire. A mon avis : les animaux [89 :00] ont une monade qui exprime une petite région claire, forcément. Par exemple une vache exprime clairement son pré. [Pause] Seulement du fait qu'elle exprime son pré, elle exprime de proche en proche le monde autours, l'univers entier. Même une vache a une zone d'expression claire, et si on la transporte dans un autre pré, elle change d'expression claire. Ce n'est déjà donc pas facile, ça. Mais, même donc les animaux.

Or, dans d'autres textes, Leibniz a l'air de nous dire qu'il n'y a que les âmes raisonnables qui ont une zone d'expression claire. Ce n'est pas possible. [Pause] Ça nous poserait des... Mais, je dis, Votre zone d'expression claire, [90 :00] c'est ce qui concerne votre corps, et ça, on n'a pas le temps. Les textes sont multiples, dans les Lettres à Arnauld notamment. Je cite la page 215 dans les morceaux choisis de madame Prenant : "J'avais dit que l'âme exprimant naturellement tout l'univers en certains sens, et selon le rapport que les autres corps ont au sien" -- et selon le rapport que les autres corps ont au sien. C'est ça qui définit ma région claire : tout ce qui affecte mon corps, en effet. [91 :00] Et il faut bien, d'une certaine manière, que ça passe par mon corps. Et vous voyez, je ne peux pas dire premièrement : j'exprime clairement ce qui passe par mon corps, et deuxièmement : la monade. Pourquoi ? Parce que ce qui est premier c'est la monade sans porte ni fenêtre. Pourquoi est-ce qu'elle a une région d'expression claire ? Parce qu'elle a un certain nombre de singularités autour desquelles elle est constituée. C'est en conséquence, je dis [Interruption du texte de Web Deleuze ; texte de l'enregistrement BNF] tout ce qu'elle exprime clairement concerne son corps et affecte son corps et passe par son corps.

Seulement, ce n'est pas facile, ça. Ils doivent dire tout de suite des objections : mais mon corps, je ne le connais pas du tout. Si je le traite comme [92 :00] perception dans la monade, mais c'est une perception singulièrement confuse. Vous vous rappelez ? J'exprime tout l'univers confusément, acceptons [-le]. S'il y a mon corps dans l'univers, j'exprime mon corps, d'accord, mais je l'exprime confusément, obscurément. Les mouvements de ma lymphé ; c'est qu'objet

Arnauld. Arnauld, lui, objecte, mais les mouvements de votre lympe, vous les saisissez. Et les mouvements de votre sang, vous les saisissez très, très obscurément. Comment pouvez-vous dire [93 :00] ce que vous exprimez clairement ? Voyez, ce premier, euh... Vous exprimez tout, d'accord, mais vous exprimez tout dans le noir. C'est le fond sombre de la monade. On l'a vu. Vous exprimez tout dans la confusion. Alors vous exprimez les battements de votre cœur, vos artères, le mouvement de votre sang, tout ça. Vous pouvez toujours dire que vous l'exprimez, mais vous l'exprimez très, très confusément, et alors vous allez nous dire qu'en revanche, vous vous exprimez clairement lorsque vous dites, "Ah, ça, c'est de l'herbe verte," ce que même un bœuf ou une vache ont fait ? On dit, voilà, c'est de l'herbe verte, et voilà qu'elle a enfin exprimé quelque chose de clair. [94 :00] Et c'est parce que ça ne passe pas par son corps, comment se débrouiller ça ? Et je crois que c'est une des choses les plus étonnantes de Des Bosses-Leibniz.

Et deuxième problème – ça, c'est un premier problème – deuxième problème, c'est : en quoi est-ce qu'avoir un corps [*Pause*] n'est pas simplement une perception ? En quoi est-ce que le corps est un objet de la perception ? Qu'est-ce qui me fait dire non pas "je perçois un corps" comme je perçois du vert, prédicat de la monade ? Mais je dis bien plus : je dis que, j'ai un corps, [*Pause*] et que non pas la monade, mais moi, je suis composé [*Pause*] d'une monade et d'un corps vécu. Qu'est-ce qui me permet d'affirmer le corps comme objet de la perception ? Et sur ces deux points, sur ces deux problèmes, je dois dire que les réponses de Leibniz sont étonnantes. Je voudrais juste vous les donner pour que vous réfléchissiez.

Première réponse : qu'est-ce qui explique que le corps, [96 :00] que je ne saisis que si confusément, mon corps, puisse être dit en même temps la condition sous laquelle [*Pause*] se rapporte, à moi, ou passe tout ce qui se rapporte à moi, tout ce que j'exprime clairement, la petite portion que j'exprime clairement. J'essaie de vous la raconter parce que vous trouvez dans Leibniz toutes sortes de textes disant, en gros, ceci : il y a de petites perceptions inconscientes, et avec ces petites perceptions inconscientes nous faisons une perception consciente. [*Pause*] Bien plus, [97 :00] c'est ça le sens des organes. Et des exemples qu'il donne volontiers, c'est : vous n'entendez pas le bruit d'une goutte d'eau si elle est assez loin, vous n'entendez pas même le bruit d'une vague lointaine, et puis petit à petit la vague plus proche, la vague est comme ça, il raconte comme tout le monde, la vague est proche, jusqu'à ce que ça devienne une perception consciente : le bruit de la mer. Ou bien il dit : vous n'entendez pas ce que disent chaque personne dans une foule, mais vous entendez le brouhaha. [*Pause*] Il y a beaucoup de textes de Leibniz alors [98 :00] dans ce sens. Et on a envie de les interpréter dans le sens partie-tout. On a envie de dire, oh, ben oui, c'est très simple : on ne perçoit pas les parties, mais on perçoit le tout,

Ou bien ça nous rappelle quelque chose sur la psychophysique. Et un psychologue, qui au moment du baccalauréat nous a été très pénible, il s'appelait Fechner. Il cherchait à établir un rapport entre l'accroissement de l'excitation et le surgissement de la sensation. C'est que le bachot est toujours une chose fâcheuse, car Fechner est un philosophe du XIX^e siècle qui est génial. [99 :00] Et il a pour propriété géniale d'être leibnizien, donc c'est pour ça que ça étonne moins qu'il soit l'auteur de la psychophysique. Bien plus, loin d'être un savant positif, comme on nous le fait croire dans la psychophysique, ce n'est pas un compliment, je dirais que c'est une espèce de fou grandiose, c'est un très grand romantique allemand. Alors, c'est assez curieux, qu'un grand romantique attiré au romantisme allemand, enfin au postromantisme plutôt, c'est très curieux qu'il ait créé cette discipline, mais enfin peu importe.

Si vous regardez les textes, j'ai l'impression qu'on va s'apercevoir de quelque chose de beaucoup plus curieux, enfin, que ça. [Pause] Essayez de comprendre, [100 :00] si peu que ce soit, ce n'est pas dur à comprendre, du calcul infinitésimal à sa base, tout à fait à sa base. Vous avez deux quantités x et y ce sont des variables. Vous pouvez les soumettre à des augmentations et à des diminutions quelconques. On les appelle, mettons, D petit a , D petit b , tout ce que vous voulez. [Pause] Non, plutôt D petit x , D petit y . [101 :00] Et puis vous pouvez les soumettre à des additions et à des soustractions [Fin de la transcription Web Deleuze ; le texte supplémentaire est de l'enregistrement BNF] plus petites que toute quantité donnée. [Pause] On les appellerait, mettons, Δx et Δy . [Pause] A la limite, Δx égale zéro, Δy égale zéro. Vous écririez Δy sur Δx égale zéro sur zéro. [102 :00] Ça va ? Ce n'est pas trop difficile.

Je vous lis un texte de Leibniz, et vous allez comprendre. [Deleuze cherche dans son texte] "Ce ne sont pas des riens absolument" – Δx et Δy -- "Ce ne sont pas des riens absolument ; ce ne sont des riens que comparativement", c'est-à-dire Δx égale zéro par rapport à x ; Δy égale zéro par rapport à y . [103 :00] – Tu le corrigeras ; je suis tellement abruti que si je fais un... Mais je crois que c'est très simple. – Ça n'empêche pas que Δx et Δy ne sont pas la même chose et ne s'équivalent pas. [Interruption, mouvement de déplacements dans la salle ; Deleuze demande de l'aide aux étudiants avec ce qu'il veut montrer au tableau] [104 :00-105 :00] Voilà [Deleuze regarde l'étudiant, Richard Pinhas, qui écrit au tableau]

Pinhas : Ça suffit, ça ?

Deleuze : Ça suffit. Il faut que vous compreniez, il y a un petit problème. C'est que x [Pause ; Deleuze lit ce qui est au tableau et hésite] – Fais un grand C [Pinhas : Là ?] et fais un petit c de A à C [Pinhas : Un petit c de A à C] et x par convention est égal à Ax [Pinhas suit les instructions en les répétant] si bien que Cx est égal à Ax moins Ac ... Ça va ? [Pinhas : C'est bon.] [106 :00] C'est bon. Tout va bien. [Pause ; quelques étudiants posent des questions sur cette présentation au tableau] Eh ? [Deleuze fournit d'autres instructions à Pinhas ; quelqu'un demande : Mais, où est-il, le grand X ?] Evidemment, vous ne pouvez pas le voir ; ça va mal se finir comme l'autre fois. [Rires]

Bon. Voyons au minimum, eh ? Voulez-vous que je vous lise le texte ? Il est beau, il est très beau. Ça vous donnerait une idée du style mathématique de... [Deleuze ne lit pas, mais continue à faire faire quelques corrections au tableau] Soyez sensible uniquement à ceci. La droite Cy , [Deleuze indique le tableau] [107 :00] E et Cy se transportent parallèlement à elles-mêmes vers A . Qu'est-ce qui se passe ? E tend vers zéro, C tend vers zéro. Voilà. C'est tout le mystère qu'il faut que vous compreniez. Il faut que vous compreniez que tous les deux tendent vers zéro, mais qu'ils ne deviennent jamais égaux. Pourquoi ? Parce que s'ils devenaient égaux, il faudrait que, que quoi ? Il faudrait que y , petit y , le côté A , petit y , [108 :00] et le grand Cy – on va lui donner un nom là, le grand Cy ? -- deviennent également égaux. Or, lorsque vous avez obtenu la coïncidence en A , vous avez maintenu votre triangle, A - x - y , avec sa différence entre x , c'est-à-dire entre Ax , et Ey . Donc, CE peuvent coïncider avec A sans perdre leur rapport du type, alors qu'on appellera un type, mettons, rapport différentiel, [109 :00] Δy sur Δx . Ça va ? Ça va à peu près ?

Voilà ce que moi, je vous suggère, quand vous lirez ces textes de Leibniz sur la mer, etc. Enfin, il ne s'agit pas du tout du problème tout-partie. Il s'agit de quoi ? Il s'agit des conditions dans lesquelles a exercé un rapport différentiel de manière à produire quelque chose, [Pause] de manière à produire, il faudrait, après ça, ajouter, indirectement. [Pause] [110 :00] Delta y sur Delta x, assimilez-les à quoi ? Il me faut deux termes. Ce qui va être très fâcheux dans la lecture de ces textes de Leibniz, c'est si je ne retiens qu'un terme, l'eau. Mais il me faut deux termes, sinon cela n'a aucun sens. Il me faut l'eau et l'oreille. [Pause] Il faut que vous considériez la différentielle de l'eau, mettons la... -- c'est exprès, ces textes, ce n'est même pas de la science ; c'est la manière dont, si vous voulez, on peut faire une sorte d'allusion mathématique – il faut que vous considériez la différentielle de l'eau, mettons la goutte, la plus petite goutte, [Pause] [111 :00] et la différentielle de l'oreille de telle manière que tout le texte doit être réécrit sous la forme Delta y sur Delta x. [Pause] Qu'est-ce que nous dit le calcul infini... -- Je parle le plus, de la manière la plus élémentaire... [Fin de cassette ; interruption et saut de l'enregistrement BNF]

... Donc, ça marche, et j'y tiens beaucoup parce que moi, je suis frappé par..., là je crois que les interprétations vont, généralement qu'elles vont... [Pause ; Deleuze ne termine pas la phrase] Je prends un exemple autre, l'œil ; c'est la même chose, eh ? Je regarde mon pré, j'ai un Delta x qui est [Pause] [112 :00] l'herbe, une herbe, une herbe toute petite, la plus petite des herbes. J'ai un Delta y, le plus petit, le plus petit clin d'œil, [Pause] Delta y sur Delta x. – Non, je n'ai pas le droit de dire vert ; je dis herbe verte. Je retire vert ; je n'ai surtout pas dit vert... Je ne l'avais pas dit ? [Un étudiant près de Deleuze : Une herbe toute petite] Ah, c'est ça, je vais bon, l'herbe toute petite, et puis mon clin d'œil – Delta y sur Delta x, peu importe les conditions – là, il y a des conditions, on pouvait les inventer biologiquement... Je suis assez près, je suis assez près, [113 :00] je suis réveillé, tout ça – Delta y sur Delta x égale, égale quoi ? Le vert, une tache verte dans la monade, une perception de vert. C'est toute une théorie de la perception. Vous me direz, il faut bien que la matière agisse. Non, pas du tout, pour le moment, pas du tout. [Pause] Vous avez de la matière, ça, on va vous la donner ; on va voir, ça, on va vous la donner. Vous avez un corps, vous avez un corps.

Ce que je suis en train d'expliquer, c'est comment la chose la plus confuse du monde est capable de vous donner, ou de communiquer à la monade, une perception claire. [114 :00] Avec Delta y sur Delta x, ou plutôt à Delta y sur Delta x correspond – rien d'autre que correspond – une perception incluse dans la monade, c'est du vert. – [Comme pendant la séance précédente, on entend un grincement de porte] Qu'est-ce que c'est que ça ? [L'étudiant près de Deleuze : C'est la porte] [Rires] -- Je dirais que c'est une causalité, c'est une causalité, mais très curieuse. C'est une causalité entre termes qui n'ont pas besoin d'avoir quoi que ce soit en commun, ce que Leibniz appellerait une causalité idéale. [Pause] [115 :00] J'expliquerais la perception du vert par le Delta y sur Delta x, de deux éléments corporels, la petite herbe, le coup d'œil. [Pause]

Deuxième argument, très bizarre aussi, un tout autre argument : je reviens à mon chien battu ou à l'épingle qui s'enfonce alors que je suis un pauvre petit enfant qui boit son lait, l'épingle que ma nourrice m'enfonce cruellement. [Rires] Eh ben, j'éprouve une douleur. [116 :00] Pourtant, dit Leibniz, c'est curieux parce que cette douleur ne ressemble pas [Pause] au mouvement de l'épingle. [Pause] Et il n'y a pas de doute, eh ? [Pause] De même, la douleur du chien recevant le coup de bâton ne ressemble pas au coup de bâton. Alors, je voudrais presque, que [je] vous

prends à témoin. Voilà deux textes extraordinaires, à mon goût, extraordinaires de Leibniz. – Je crois les avoir perdus si bien que... [117 :00] Aïe, aïe, aïe, aïe, aïe, aïe, aïe, aïe... Il ne faudrait surtout pas que je... [Pause] Non, ce n'est pas dans celui-là... [Deleuze continue à chercher le texte] Ça m'est égal parce que je l'ai ailleurs, mais donc je n'ai pas... [Pause] [118 :00] Et là, non plus... Mais je vais le trouver. Il existe. [Pause] [119 :00] [Un grognement de frustration de Deleuze]... Ha, ha ! Voilà ! Alors, dans tout ça, j'ai perdu complètement mon effet parce que je ne me rappelais plus... [Rires] [Pause] Voilà... [120 :00] [Pause ; Deleuze continue à regarder le texte] Je cherche où couper le texte parce que je n'arrive pas... [Pause]

"Et quoiqu'il soit vrai que leur entière explication passe nos forces" – il dit, voyez, ça dépasse nos forces, déjà expliquer tout ça – "à cause de la trop grande multitude de variétés enveloppées, on ne laisse pas d'y pénétrer de plus en plus par des expériences qui font découvrir des fondements de pensées distinctes dont la lumière et les couleurs nous fournissent des exemples. Ces sentiments confus" – couleurs et lumière – "ne sont pas arbitraires" – ce sont des perceptions, n'est-ce pas, dans les monades – "Ces sentiments confus ne sont pas arbitraires, et on ne demeure point d'accord de l'opinion reçue aujourd'hui par plusieurs et suivie par notre auteur" – il s'agit de Locke [121 :00] – "qu'il n'y ait point de ressemblances ou de rapports entre nos sensations et les traces corporelles." C'est bien notre problème : il y a ressemblance entre les sensations dans la monade et les traces corporelles du corps, dans le corps.

"Il paraît plutôt que nos sentiments les représentent et les expriment parfaitement. Quelqu'un dira peut-être que le sentiment de la chaleur ne ressemble pas au mouvement" -- Quelqu'un dira peut-être que le sentiment de la chaleur ne ressemble pas au mouvement – "Oui ! Sans doute. Il ne ressemble pas à un mouvement sensible tel que celui d'une roue de carrosse. Mais il ressemble [122 :00] à l'assemblage de mille petits mouvements de feu et des organes qui en font la cause. De même, la blancheur ne ressemble pas à un miroir sphérique convexe" [Pause] -- la blancheur ne ressemble pas à un miroir sphérique convexe – "Cependant, elle n'est autre chose que l'assemblage de quantités de petits miroirs convexes tels qu'on voit dans l'écume en la regardant de près." Mais, il dit une chose étonnante ; il dit une chose : vous ne trouvez jamais une ressemblance entre la perception [123 :00] et l'objet perçu si vous en restez dans les limites du fixe. Si vous passez à l'infinitésimal, vous vous trouverez alors devant le blanc comme sensation et une infinité de petits miroirs convexes. Quelle est la ressemblance des deux ? L'écume. [Pause]

L'autre texte, vous allez voir son... Ah, je n'en connais que deux dans Leibniz. C'est *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, livre I. [Pause] [124 :00] Il dit ceci : avant moi, vous savez, les philosophes ont distingué deux sortes de qualités, les qualités premières et les qualités secondes. Les qualités premières, c'est l'étendue, etc. ; les qualités secondes, c'est les qualités sensibles. Et ils ont dit, à la rigueur, les qualités premières ressemblent à l'objet, mais les qualités secondes, elles, sont subjectives comme la couleur, la chaleur, et rien ne leur correspond dans l'objet, du moins de direct. Et voilà ce qu'il dit dans ce texte des *Nouveaux essais* :

"Je viens de marquer comment il y a de la ressemblance ou du rapport exact à l'égard des qualités secondes aussi bien qu'à l'égard des premières qualités." [125 :00] Pour lui, il faut que la ressemblance aille jusque [là]. C'est énorme si vous voyez ce qu'il veut dire, ce qu'il est en train de faire. Il faut maîtriser le confus en tant que confus, s'il trouve une ressemblance. S'il

trouve une loi de ressemblance par le confus même, mais c'est un gain fantastique pour lui. "Il est bien raisonnable que l'effet réponde à sa cause ; et comment assurer le contraire puisqu'on ne connaît point distinctement, ni la sensation du bleu, par exemple, ni les mouvements qui le produisent ?" D'où le texte auquel je veux arriver : "Il est vrai que la douleur ne ressemble pas aux mouvements d'une épingle" – la même chose, vous vous rappelez ; l'autre texte disait, il est vrai que le blanc ne ressemble pas à un miroir convexe -- "il est vrai que la douleur ne ressemble [126 :00] pas aux mouvements d'une épingle, mais elle peut ressembler fort bien aux mouvements que cette épingle cause dans notre corps."

Ça, je vous dirais... C'est un texte qui n'a l'air de rien. Qu'est-ce qu'il fait ? Je commente, moi, un mot : Il est vrai que la douleur ne ressemble pas aux mouvements d'une épingle, ce qui n'est pas dans les bonnes conditions de démonstration. Si j'ai une chance, je ne vais pas établir un rapport terme à terme, mouvement de l'épingle-douleur, "mais elle peut ressembler fort bien au mouvement que cette épingle cause dans notre corps." Là, j'ai deux termes, [127 :00] et bien plus, deux termes qui passent, qui tendent à l'infiniment petit. Comme ma nourrice méchante approchait l'épingle de mon corps, c'était un mouvement fini, mais là, quand elle va l'enfoncer dans mon pauvre corps et la tourner un peu, [Rires] voyez, là je me trouve devant deux facteurs corporels. Je me trouve en présence d'un Delta y et d'un Delta x, et c'est ce Delta y et ce Delta x auxquels correspond douleur dans la monade. Et de même pour le blanc : tant que j'essayais de mettre en correspondance [Pause] [128 :00] [*L'étudiant près de Deleuze lui dit* : Miroir] miroir convexe-blanc, c'était stupide. Ce qu'il fallait que je fasse, c'était mettre en correspondance, d'une part, un rapport matériel, miroirs infiniment petits et écume comme phénomènes physiques, et c'est à ce rapport Delta y sur Delta x que va correspondre dans l'âme le blanc. Dans les deux cas, vous avez douleur dans l'âme égale Delta y sur Delta x dans le corps, [Pause] et je crois que c'est la seule manière d'interpréter ces textes, en tout cas, ces deux grands, [129 :00] ces deux grands textes de Leibniz, à telle condition, je dis, qu'est-ce qui me fait [que] j'ai un corps.

Voilà. Je peux résumer donc pour en finir. J'ai un corps. Pourquoi [est-ce que] j'ai un corps ? C'est une conséquence, rien d'autre qu'une conséquence. J'ai un corps parce que cela découle – c'est un point de vue génétique – ça découle de ce que j'ai une région claire d'expression. Dès lors, je dirais, ce que j'exprime clairement, c'est ce qui concerne mon corps. Il ne faudra surtout pas renverser la causalité. C'est le corps qui découle de ma région claire et pas l'inverse.

Deuxième statut de la genèse : [Pause] [130 :00] Pourquoi est-ce que je suis sûr d'avoir un corps ? [Pause] Parce que ce que j'exprime clairement dans ma monade, qui elle, n'a pas de rapport avec mon corps, parce que ce que j'exprime clairement dans ma monade correspond à quelque chose du type Delta y sur Delta x, [Pause] qui est comme la cause idéale ou l'objet, et l'objet ressemblant de ma perception. [131 :00] Il y a donc un objet ressemblant de ma perception, il y a donc une cause idéale dans ma perception, et ce n'est pas seulement mon corps, mais le rapport de mon corps à tous les autres corps. Nous nous trouvons dès lors devant deux types de rapport, un rapport des corps entre eux à l'infini, un rapport des monades entre elles à l'infini. Ce n'est pas le même type de rapport, pour une raison simple : c'est que les corps exercent les uns sur les autres une causalité directe, alors que les monades ne font rien d'autre que s'entre-exprimer, c'est-à-dire exprimer un seul et même monde, chacune étant sans ports ni fenêtres.

Voilà, c'est ce que je voulais... La prochaine fois, vous me dites si... et puis on tirera de nouvelles conclusions, [132 :00] et on commencera l'histoire de l'harmonie. Vous sentez pourquoi on arrive à l'harmonie : c'est qu'il va falloir, entre toutes ces opérations du corps et toutes ces opérations des monades, il faudra quelque chose qui s'implique comme harmonie.

Question d'un étudiant : Vous pouvez donner les références des deux textes [de Leibniz] ?

Deleuze : Euh, *Nouveaux essais*, livre 1... Oui, en effet, pour moi, ces deux textes de Leibniz sont essentiels. Euh, livre 2, *Nouveaux essais*, chapitre 8, et l'autre, [Pause] [Deleuze cherche son texte et consulte l'étudiant près de lui] [133 :00] dans l'édition Guérard, eh ? Tome 4, [Pause ; bruits des étudiants qui sortent] page 575, et le titre est... [Pause] Eh, le titre est compliqué... [Pause] Ça dépend de si tu l'as dans une autre édition... [Pause] Ça fait partie [Pause] des textes de tout un groupe de textes intitulés "Explication du système nouveau touchant de l'âme et du corps", [134 :00] et ce texte précis, c'est "L'addition à l'explication."

¹ L'annonce avec laquelle commence cette séance – où Deleuze explique que le séminaire sur Leibniz de cette année est le dernier qu'il présentera en tant que professeur pour des raisons de santé -- est un moment énorme pour tous les participants. Par conséquent, comme il dit, cette séance et les deux qui suivent seront les séances finales de sa carrière.

Bien que Web Deleuze donne la date du 20 mai 1987 à cette séance, le calendrier affirme qu'il s'agit de la séance normale de mardi, le 19 mai, date qui correspond aux dates des qui précèdent (le 5 et le 12 mai) et qui suivent (le 26 mai et le 2 juin). De plus, Web Deleuze offre aussi un fragment daté le 19 mai 1987. Ce fragment, au fait, qui constitue une brève partie (de deux pages) de la transcription principale de la séance, a été intercalé dans la transcription générale. Enfin, la transcription est entièrement corrigée et augmentée grâce à l'enregistrement fourni par la BNF.